

RIEN DU TOUT

L'image de couverture est une photo de l'artiste Lea Trudel.

Olivia Tapiero

RIEN DU TOUT

MÉMOIRE D'ENCRIER

DE LA MÊME AUTEURE

Chairs (co-direction, collectif), Montréal, Trypique, 2019.

Phototaxie, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017

Espaces, Montréal, éditions XYZ, 2012.

Les murs, Montréal, VLB éditeur, 2009.

À ma mère, quand elle était enfant



TROU NOIR



an event horizon is when a woman collapses in on herself.

Nikki Wallshlaeger

*Il me semble que nous comprenons mieux
le monde si nous tremblons avec lui.*

Édouard Glissant



L'orifice premier s'ouvre au monde : œil, fleur, cri. L'anémone de mer, la valve du cœur. Une faille de lumière dans le vide galactique.

Je retrace la spirale qui me conduit au néant. J'aboie sous les étoiles, quête ton regard pour mieux me soustraire. Si tu me vois, c'est que je disparaïs. On me brûlera vive et on prélèvera, de mes cendres, un caillou noir. Prends-le dans tes mains, presse-le contre le point tendu entre l'oreille et la mâchoire, écoute : il n'y a rien.

Ce n'est rien.

J'avance en sachant qu'il me faudra laisser mourir une partie de moi. Que ce meurtre, inlassablement répété, est au cœur d'un pacte secret, d'une errance dont le timbre encore inconnu sera celui de ma voix. Je reviens à une basse fréquence, me fonds aux cris des mouettes, aux branches qui se heurtent les unes aux autres. Ma vie entière aura été cette recherche d'une dissolution, car c'est ainsi que se révèle le cœur des choses : la bouche dévore la chair du fruit, la décomposition le ramène à la terre. C'est ainsi qu'apparaît le noyau.

Au fond de la mer, il existe des fossiles vivants, dont les corps sont tout ce qu'on connaît de la préhistoire. La composition de ces organismes est optimale, elle n'a pas eu besoin de changer depuis des millénaires. C'est d'une simplicité brutale et merveilleuse : tout s'organise autour de la bouche. Les yeux entourent la bouche comme une couronne, tiennent lieu de lèvres, et la bouche édentée est entre les jambes, elle voit dans le noir et de minuscules pattes broient la nourriture pour la faire entrer. Une fois par année, à la pleine lune, les fossiles se rendent à la rive pour se reproduire. Là, des scientifiques les attendent, et en capturent environ 500 000. Avec une seringue, ils parviennent à extraire le sang de leur cœur pour identifier les pathogènes actifs dans les solutions pharmaceutiques. Au contact du sang fossile, les corps étrangers qui contaminent la solution deviennent phosphorescents, facilement détectables. Une fois l'opération terminée, les créatures anciennes sont relâchées dans l'eau—la moitié d'entre elles survivent à ce rapt, les autres meurent en deux ou trois semaines.

J'ai voulu avaler le soleil, absorber les corps désirés, tenir la mer dans mon regard sans jamais faire le deuil des rives. C'est un appétit qui me dépasse—un amour si grand pour le vivant que le chagrin devient inconsolable. Je finis par vouloir disparaître pour ériger une frontière à ma faim, à cet amour excessif, étouffant, un raz-de-marée qui m'effraie au point où je reste tétanisée dans la même pièce pendant des jours, sans rien amorcer, pour que tout demeure prégnant, comme gonflé de lumière.

Pour la première fois, l'horizon s'effondre sur lui-même et le temps de l'appétit coïncide avec celui de l'histoire, des années qu'il nous reste, d'une urgence sans lendemain. Je continue à poser un pied devant l'autre, comme pour calquer l'époque où on ne voyait pas le bout de la route. La faim me suit comme une ombre.

L'humain a imposé son rythme au monde comme à la destruction du monde. Je me tais, je lisse ma jupe en me figurant une apocalypse pour circonscrire un scénario, accélérer l'effondrement, en faire quelque chose d'abrupt. Nous sommes nombreuses à nous convoiter une fin des temps, une punition bruyante, une grosse fessée, un festin porno désastreux. J'apprends à me méfier de ce qui ne fait pas de bruit en vidant la nuit de ses étoiles, de ce qui passe en douce, comme une couleuvre ou une loi.

Cette rive est condamnée: on ne s'y projette pas. Le village est bâti sur un marécage qui se gorge de sels à la marée montante, les oiseaux se reposent sur les rochers, les humains ne vivent pas ici, ils louent, ils vendent, fuient la noyade pressentie de leurs maisons de vacances. Hier j'ai pissé dans ces dunes, couru sur les grèves, la grande jetée qui avance vers l'horizon, les courants, leurs fracas, j'ai enfoncé les doigts dans la transparence des méduses échouées, j'ai failli crier avec les mouettes, la tête renversée entre les vagues et le ciel, mais je n'ai pas osé.

J'ai longtemps voulu mourir. Tous les jours je pensais à la mort. Ce matin, j'ai regardé la mer et j'ai su, dans mon ventre, que cette mort rêvée était une manière de tracer les contours de mon corps. Une scission pour naître. Les vagues scintillaient, encore grisées par l'aube, et je me suis dit que je pouvais rester là, étendue sur un rocher, le visage offert au soleil, jusqu'à ce que la marée m'enrobe et m'engloutisse. C'était une forme de bonheur muet que je voulais habiter quitte à me désintégrer. La torpeur sereine apprivoise la mort. Et c'est toujours vers la mort que je gravite, non pas pour fuir la douleur, non pas par désespoir en regard du monde, mais pour me fondre à cette joie, jusqu'à la présence totale, jusqu'à la dissolution. Un chien fou a couru jusqu'à moi, m'a surprise, m'a sauvée.

Il y a des vies organisées à partir d'absences, comme les galaxies qui se forment autour des trous noirs. Je consomme jusqu'au black-out pour accéder à ce lieu mais c'est moi qui finis trouée, un cœur arraché à la place du centre. Sueur, odeur âcre. J'ai le coccyx broyé, une pluie me renverse le visage. Je ne me souviens de presque rien. Des segments entiers, engloutis. L'oubli protège, chéloïde déformante qui échoue à lisser la surface lésée. J'ai lu quelque part que, si chaque galaxie a pour centre un trou noir, il est possible que chaque trou noir contienne un univers. Peut-on chuter dans un trou de mémoire, chuter jusqu'à un oubli qui ne nous appartient pas ?

Je porte quelque chose. C'est peut-être une tumeur, un enfant, une idée, une maladie grave ou un petit chien doué. Un deuil, un cri, une mutation. Il est encore trop tôt pour savoir. C'est une chose moche et encombrante. Ça grossit, ça pousse, je me vois déjà en peau de mue, en coquille d'œuf, en membrane placentaire. C'est comme cette maladie où les patients s'imaginent des vers multicolores qui s'entortillent sous leur peau puis qui germent par leurs pores. J'aimerais nommer le parasite, mais je ne vois que mon visage. Bientôt la chose occupera la plus grande partie de moi, elle sortira de ma peau et laissera derrière elle ce que je ne serai plus.

Quelque chose poussera là, entre l'appétit et l'ambition.

Je frissonne en spectres multipliés. J'essaye de te dire la peine qui s'est figée comme un insecte dodu, aveuglé par le jour. J'ai enfoncé les bras dans la terre, gardé les lieux entre l'ongle et la peau. Au début je n'ai pas pleuré, les corps étrangers me sont restés dans les yeux, j'ai continué de regarder la mer, deviné ses cadavres et ses jardins, le siècle résorbé en un râle. Ici c'est l'absence qui fait la place. Les noyés n'ont pas de visage, et plus les vacanciers arrivent, plus le village paraît hanté, défait de lui-même.

Je me lie d'amitié avec ce qui m'entoure. L'épiphanie est relationnelle. Je l'ai ressentie dans la lecture comme en forêt, en écoutant des étrangers me parler jusqu'à blanchir la nuit ou bien sur l'acide, effondrée par la montagne ruisselante de racines. Éprouver la relation me dissout. C'est la seule disparition qui demeure intouchée, qui ne soit pas une violence ou un effacement. Une disparition décoloniale.

Il y a des zones mortes au fond de la mer comme au fond du corps. Des sites inaccessibles, hypoxiques et engourdis. Des lieux d'oublis, d'anesthésies. C'est de là que je t'écis. C'est ça qui écrit en moi. C'est un lieu difficile et solitaire, un lieu qui cherche sans conclure, et où on ne peut rien citer, à peine respirer.

Toutes les peines se ressemblent, convergent vers l'anonymat : les manques ont le même goût gris qui fourmille après la perte. Je creuse d'autres corps pour dénicher ma blessure, et la nuit les plantes ternissent. Alors je reste là.

Je pourrais passer le reste de ma vie ici, à ramasser des coquillages. À courir de l'autre côté de l'enfance.

Les noyés coulent au fond de la mer, leurs bras tendus sont les algues du monde. Bouche-corail défaite, l'œil révolté de l'autre côté de la surface, là où le soleil tremble, où les peaux brûlent, où le sel encastre les cris.

Combien de visages à effacer, encore ? J'espère que la vie nous survivra. Que les barrages céderont, que l'eau trouvera son chemin.

J'ai caché mes espoirs au fond dans les abîmes océaniques, avec les autres monstres. Le cercle se referme derrière mes talons. Je me prépare à perdre ta voix.

Mon pouce glisse sur l'écran et le temps glisse comme ma pupille sur le monde et la chose continue à grossir dans ma gorge. Quand j'émerge de la terre j'ai les organes mêlés, ma bouche est un œil ahuri, ma langue un animal limicole, ma langue l'anguille déguisée, je me rase la tête, m'achète une perruque bleue, mes lèvres calquent les paroles d'une chanson perdue, mes gencives saignent, j'ai un secret, comme une viande fibreuse prise entre les dents, chaque nuit je perds mes dents et rêve à des chambres d'hôtel et à du maquillage sous un éclairage néon. Le désir du cyborg s'est implanté dans ma chair. Je veux me dématérialiser. Dématérialiser la narration. M'effacer, encore. Arriver au noyau. Mais il est tracé, le chemin de la perte.

Je suis de celles qui pressent des machines contre leur cœur pour émettre des signaux, entrer en contact avec le monde extérieur, multiplier les visages jusqu'à toucher au néant qui résiste. J'ai des paysages broyés dans la bouche. Le cœur cherche un petit désastre pour se dilater. Il ne criera pas à l'injustice, il demandera seulement qu'on l'enterre dans le jardin, avec les animaux.

Je regarde des vidéos, je regarde des bouches, des bouches qui chuchotent, des bouches qui mangent des pieuvres vivantes, du miel en rayon, des nouilles udon, des viandes en sauce, je regarde les bouches bruyantes, j'ingère les bouches qui ingèrent, je suis une ouroboros-machine, un orifice absolu.

Le langage et la nourriture entrent et sortent de la bouche, ça entre et ça sort dans une viscosité irrésistible. Il ne reste presque plus rien sous la peau humaine. Parfois ça miroite, parfois une phrase revient comme une entaille, parfois quelque chose se reflète à la surface de la mer.

La mer est un tombeau et des bouches me fleurissent de partout, se déploient en pétales sur mes paumes, mes seins, ma gorge, mon sexe. Le vide s'ouvre au ciel et les corps s'engendrent comme les faims, dans les forêts et les chambres d'hôpital. J'ai laissé un cri dans ta chambre noire. Ma nuque garde la chaleur de ton ventre et ma gorge le serrement de ta voix. Il y a des maisons faites pour crier, des maisons de terre gercée, construites au bord des rivières, et qui s'effondrent avec chaque crue.

Sur le front russe, au début du siècle dernier, un homme a observé les arcs tracés par les projectiles et, en se penchant sur une équation jusqu'alors irrésoluble, il est parvenu à décrire la courbure des rayons lumineux et à calculer la déformation de l'espace-temps qui indique l'existence d'un trou noir. On devine sa présence au comportement des corps environnants, aux lignes dessinées par ce qui est englouti. Impossible de repérer le centre du trou noir. Son cœur reste inconnu, on le déduit à partir de sa faim, des variations rayonnantes de la matière qui disparaît. Son appétit infini en fait l'objet le plus lumineux de l'univers. Il n'existe qu'un seul moyen de s'échapper avant de franchir le seuil de l'horizon interne : en effectuant un itinéraire en spirale, dans le sens contraire à la rotation du trou noir.

Des bulles moussent sur le sable, des vies se creusent un refuge sous la plante de mes pieds. Je ramasse la carapace d'un oursin mort, calcite symétrique que j'aurais envie de poser sur ma langue. Plus tard, je l'approche de mon visage, j'observe l'orifice. La bouche de l'oursin est en contact direct avec son substrat. Une couronne de nerfs l'entoure. L'animal se nourrit d'algues, de mollusques, d'éponges et de charognes. Il utilise aussi sa bouche pour creuser la pierre et se faire un refuge, une caverne miniature. On appelle enfumades ces opérations que l'armée française déployait en Algérie, et qui consistait à regrouper les Autochtones dans des grottes, puis d'y mettre feu, afin que tout le monde meure étouffé. Enfumade : évacuer un excès de vitalité, une part indomptable ou non adressée. Je me roule un joint que je savoure lentement, en laissant la brûlure me tourner dans les poumons puis s'arrondir dans ma bouche. Je m'amuse à souffler des petits cercles de fumée dans la chambre vide. Je fume jusqu'à ne plus savoir si je suis l'oursin, la grotte ou le soldat.

Écoute : je ne cherche pas à rétablir, à déterrer les preuves, je ne cherche pas à me refaire une histoire pour revenir à quelque origine. Je chante les mémoires minées, une dislocation désirante, je chante le cœur effondré des étoiles, l'horizon absolu d'un trou noir qui défigure l'espace-temps, je chante l'orgasme et la dépossession. Les glaciers fondent, relâchent des bactéries millénaires. À marée basse, on découvre les corps des noyés. Je veux écrire à marée basse.

MAINTENANT TU DIS RIEN



*I feared for my jaw and tongue
I assumed that language was a symptom of disease*

Anne Boyer

J'ouvrirai la bouche et d'autres que moi crieront.

Nathanaël



Les fenêtres sont ouvertes—bourrasques et marées traversent la maison alors que la nation ferme ses portes. Aux frontières, on redouble de vigilance, les corps se fracassent contre les murs érigés. C'est la même balle qui les abat, une balle perdue qui traverse le corps de mes ancêtres orphelins pour filer d'un siècle à l'autre, interminablement, d'Oran à Oka, d'Harlem à Nanking, de Fès à Tijuana, d'Auschwitz à Lesbos, de Flint à Fès, de Calais à San Juan. Et partout les paysages qu'elle traverse sont une écriture.

Le trou s'est insinué comme une intimité. Je m'annihile en un regard, une remarque, une question. Je cache mes diagnostics sous le matelas, du côté des taches de sang menstruel, des cauchemars et des nuages jaunes de moisissure. Les fleurs se sont refermées, il y a une prégnance dans l'air. À essayer de saisir le monde on finit par ne rien dire du tout. Peut-être que je finirai par ne rien dire du tout. D'ici là je m'enfonce comme une écharde dans le siècle, m'empiffre de crèmes et de carcasses, sans rien goûter. J'ai peur de ce qui viendrait me situer. J'ai nagé jusqu'au centre du lac, les bras parcourus par des décharges électriques. Un effet secondaire. Je ne quémande pas le refuge mais le risque traversé, l'incertitude fragile, le ventre battant des vies qui hésitent. Je ne suivrai rien d'autre que l'appétit. J'évacue. Je pisse très fort, des jets plus puissants que moi. Toutes les nuits je rêve à cette pisse incontrôlable, un flux qui me traverse, me déborde, m'éjacule.

Tous les objets gravitent vers un gouffre, pris dans une même chute. Une fois l'horizon dépassé, un corps est irrésistiblement entraîné vers la force qui l'attire, et qui finit par le broyer. Certains diront *dépression*, d'autres *capitalisme*, *colonialisme*, *patriarcat*. Les mascottes ont vampirisé le self-care. Le self est devenu un produit, une propriété d'état, le luxe des rois et le mirage des autres. Tu dis autonomie et j'entends capital. La médecin augmente ma prescription, m'indique de continuer à prendre mes pilules tous les soirs.

Folie : à partir d'un certain seuil, on ne peut plus revenir. Une fois que la zone intermédiaire a été dépassée, on est inéluctablement entraîné vers le centre. Tous les sols craquent sous mes pas. J'approche de l'horizon, prête à passer de l'autre côté sans m'en rendre compte. J'émet une lumière irrégulière et toi, tu ne sais pas encore que le clignotement des étoiles signale un jeu de distance, que ces objets brillants ne sont que des cadavres stellaires, entraînés dans une danse avec des profondeurs invisibles.

J'ai fouillé ma chair pour en extraire les voix qui la hantent – je me suis défaite, j'ai brûlé ma maison, crié au loup et pleuré au fond de la mer, mes cheveux sont tombés, mes ongles se sont brisés sur les parois des remparts. J'ai dansé dans les sables mouvants, appris la solitude dernière et l'anonymat des sèves, compris que la survie ne saurait se laver des cruautés qui la permettent et que rare est l'amour qui ne soit pas un refus de se tenir debout, seules, entre les mues et les morts qui dessinent nos gestes bègues.

Mon nom m'abat. Ça commence par le ventre, qui se sépare du reste du corps, et me devient aussi étranger qu'une planète molle et lointaine. Le ventre est le seul lieu sans os. Les ventres palpitent. Les ventres des lièvres, des oiseaux, des chats. Je m'écris des ligaments, un tissu conjonctif pour retarder la dégringolade.

Des caillots me brûlent les hanches, les jours me brisent le bassin à coups de marteau, la douleur résonne dans les jointures, entre la cuisse et le pelvis, puis s'irradie par cercles concentriques, engourdit les jambes, pince la plante du pied. Un médecin me parle de douleur référée, où le mal est ressenti ailleurs qu'à la source. Je me demande s'il y a même une source à cette douleur que j'imagine diasporale, intercontinentale. J'ai mal à la hanche parce que je n'ai pas d'autre lieu pour avoir mal. J'ai mal pour d'autres que moi. J'ai mal comme d'autres ont un mot au bout de la langue. C'est une douleur fantôme, l'appel d'un lieu déserté depuis longtemps.

Nous avons percé le pays comme une pluie de balles. C'est par là que ça respire, entre les morts et les vivants. J'emprunte ma vieillesse aux langues oubliées. Et les maîtres, eux, ne soupçonnent pas leur pauvreté.

Mes parents m'ont dit que je ne devais pas perdre mon temps à apprendre l'arabe, que j'étais une hmara même d'y penser, que ça ne me servirait à rien, zéro, nada, walou. J'étais inscrite à un lycée français, les yeux de ma grand-mère brillaient quand elle disait Paris et j'ai moi-même fantasmé l'hypokhâgne, les pavés et les grandes écoles. Là-bas, un garçon m'a dit que j'étais une belle beurette, je ne connaissais pas ce mot, qui me revient des années plus tard, quand j'entends parler du film de cul *La Beurette de la Cité*. Les images porno-coloniales se succèdent. Une semaine après la conquête d'Alger, la prostitution est légalisée pour assurer la jouissance en règle des colons. Pendant la lutte pour l'indépendance, la résistance algérienne est punie par le viol des filles et des femmes.

Après la torture, les interrogatoires, après s'être cachés dans les grottes ou dans les sous-sols, après les sévices et les chocs électriques prolongés jusqu'à l'oubli de sa propre langue, jusqu'à ce qu'il ne reste que les mots du vainqueur, leur peau ne supportait plus aucun toucher humain, et derrière leurs sourires la panique coagulait, plusieurs d'entre eux ont alors cessé de manger. Ils déambulaient dans les couloirs, émaciés et incapables de témoigner autrement que par leurs corps.

Sans cesse je reviens sur les lieux. Je creuse ma faim dans le miroir de ma mère, cherche mon nom dans ta langue, ce terrain de défaite. Un scénario se fige au fond de ma chair. Je retourne les armes du monde contre moi-même, répète mes fables, m'arrache l'estomac. Je ne mendierai pas la fin de l'histoire.

Ma grand-mère aime les types américains, qui sont restés à ses yeux les soldats, les sauveurs, les jeunes hommes tout droit sortis du ciel qui débarquent en territoire occupé, qui disent *hello pretty girl* et déposent des bonbons collants dans ses paumes de gamine, qui lui apprennent à parler anglais, à dire *chewing-gum*, dire *God bless America*, dire *freedom*. Elle mange les sucreries en foulant le chemin de terre qui sépare l'école de la maison, ramasse et mastique les condoms usés qu'ils jettent dans les champs. J'ai moi aussi longtemps cherché du sucre dans les yeux clairs, en bonne héritière d'un désir disloqué.

Entre les étalages de la bibliothèque du lycée, le garçon que je convoitais—blond aux yeux bleus, comme tous ceux qui suivraient—m'avait dit *t'as des belles lèvres, tu sais, des bonnes lèvres de suceuse*. J'étais contente qu'il me regarde.

Rien de plus blanc que ces yeux bleus.

J'ai récité les provinces des livres d'histoire, les effacements tracés à la craie se superposaient dans ma bouche. On ne m'a rien appris des meurtres ensevelis par ces lieux, ni des itinéraires qui m'ont fait naître ici, loin des langues qui pétrissent ma chair, loin des terres rouges où, un matin, deux femmes se sont effondrées en un même cri. La nation me coule entre les jambes.

J'ai appris à argumenter, à écrire des essais, des thèses. J'ai appris les dates par cœur sous un siècle en berne alors que ma haine grandissait sans que je sache pourquoi. J'ai commencé à désirer par dépit, à séduire par vengeance, au risque de finir en proie. J'ai appris ta raison pour être capable, comme toi, de défendre n'importe quel point de vue. J'ai aiguisé cette agilité, séparé les mots des corps, comme pour me rapprocher d'une masculinité : une formation de collabo.

C'était une sorte d'entraînement, pouvoir passer d'un monde à l'autre. J'essaye de fleurir dans l'inconciliable. Je deviens vite l'autre. C'est une manière de survivre, de mourir autrement, peut-être plus lentement. L'exotisme me compresse pour me rendre lisible et désirable.

La compression de la matière précède l'effondrement du cœur de l'étoile. Ça peut durer des décennies, des siècles, de corset en carrière, de maternité en architecture. Une femme accouche sur un lit de napalm nommé protectorat. Du Maghreb en Indochine on nous apprend les accents propres, la prononciation qui, malgré son impeccabilité, ne nous défera pas de notre peau, ni de nos corps criblés. La rétraction réagit à la compression. Un milieu hostile. Je n'arrive plus à bouger. Pas même par soif. Alors je prends soin du trou. J'appuie sur les touches qu'il faut, je multiplie les fenêtres, engourdis mes neurones exposés. Je me régale d'être creuse, garde les yeux ouverts, fume des joints qui m'assèchent la bouche, refais la carte du monde avec mes plaies de lit.

Dans la chambre d'hôtel aux rideaux lourds, après un viol que je n'ai su nommer que des années plus tard, il pose ses mains sur mes épaules. Deux tarentules pesantes, les pouces pressés à la jonction de mes clavicules et de ma gorge, là où mon souffle hésite à renaître. Je pleure en silence, sans comprendre. Sa bouche s'approche de mon oreille :

maintenant tu dis rien

maintenant, tu oublies tout

Je te parle de chairs enfouies et de noms introuvables.
Je te parle des limites de la littérature, et de ses tentacules.
Que veux-tu que je te dise? Le saccage prématuré, la maternité cannibale, le café payé par l'agresseur le lendemain du viol, la colonisation de l'Algérie? Où commence la blessure?
Je cherche de qui je suis la fantôme. Je sais habiter les enfances des autres, pas ce vide hérité, pas les noms biffés de celles qui me précèdent. J'ai honte, désarticulée. Je répète le crime comme on apprend une leçon.

Chez toi, je me fais toute petite. C'est une contraction comme celle du cœur, ou du sexe qui donne naissance. Avant la naissance du trou noir il y a un corps densifié, intenable.

maintenant, tu oublies tout

Oublier l'arabe, oublier la langue, avoir la langue d'un autre dans la bouche, la langue comme un sexe forcé, la tête prise entre des mains immenses. Je me réveille trempée dans les draps âcres, la chambre à l'envers, échappée d'un rêve en regard duquel la texture du matin me semble fausse. Ma poitrine s'est effondrée, le cœur s'agite sous la mâchoire endolorie à force de broyer les phrases que je n'arrive pas à dire, j'émerge d'une nuit à m'en briser les dents, d'un sommeil de vigile, de violée, en ressac des oublis qui défont les trous de mémoire disloqués remontent du ventre à la gorge et c'est ça, la folie, une évacuation impossible, un excès de mémoire indéchiffrable dans le corps,

le français remplit la bouche

la bouche reste fermée

on ne parle pas la bouche pleine

j'apprends à vomir

l'indigeste le refus le protectorat,

ma faim indigène

maintenant tu dis rien

L'injonction suit la frontière outrepassée, la peur d'une vengeance, d'une dénonciation, alors il m'ordonne cet oubli, ma parole sera retenue contre moi. Il faut que quelqu'un porte la faute. Rien ne sera mentionné dans les archives, sa femme et ses fils suivront leur chemin et je ravalerais la nuit, reformulerai l'événement, me réveillerai en panique, le corps figé par la peur à la vue d'une silhouette qui lui ressemble. Je fumerai, inlassablement, en prenant un verre de trop. Une autre histoire existe à peine : seulement des traces, dans des sites reculés. Ça reste à déterrer, au risque d'une défiguration. Même l'oubli ne m'appartient pas, il est nommé par cette autre bouche, la bouche est le lieu de l'oubli et l'oubli le lieu de l'histoire comme des autres obéissances.

Mes grand-tantes fardées repassent leurs robes et leurs cheveux, s'esclaffent devant les miroirs, rêvent à Brigitte Bardot, à Audrey Hepburn, et le soir ôtent leur peau, s'astiquent les os dans des bains de lait tiède et de sang pendant que dehors les enfants à la queue leu leu rangés par ordre alphabétique récitent les fables fourrées dans la gorge et que les drapeaux s'enfoncent dans les chairs potelées qui piaillent et se déplient encore du ventre de leurs mères.

J'ai tellement voulu être de l'autre côté et c'est seulement plus tard que j'ai compris, en chevauchant un type qui m'a demandé si je préférerais faire l'amour avec les garçons ou avec les filles, sans doute pour s'approprier un fantasme saphique, j'ai répondu que je me méfiais de la peur des hommes et lui d'un coup ne bandait plus, sa nudité lui était devenue insupportable. À présent je berce celles qui tissent les chemins entre leur colère et le silence des nations. Des femmes se parlent. Elles crient, rient, crachent, pleurent, se transmettent des provisions, des paroles, ce qu'il faut pour tenir encore un peu. Elles sont parfois complices comme je le suis sans doute encore quand je te laisse guider ma main vers les peines que tu te refuses.

Nulle part je ne trouve de visages qui me ressemblent. J'enlaidis et ça me soulage. Le monde n'est pas fait à ma démesure. Les femmes de ma famille ont été comprimées par une force impalpable, le perfectionnisme des colonisées, celui qui s'ancre à coups de ceintures et de textes appris par cœur, la soif d'une hauteur inatteignable, constamment reportée. Une bombe à retardement, transmise de mère en fille, finit par exploser dans mes gènes. Mais sois heureuse, ma petite, me dit-on, remercie l'ascension sociale, la réussite et ce qu'elle écrase, ce qu'elle cache, ce qu'elle reconduit, et par laquelle les bouches méfiantes m'accuseront en un mot, et avec raison.

Les diagnostics ne me consolent plus. Je lis, quelque part, que le vide est une chose bourgeoise. Plus tard je comprends que le vide n'a de valeur qu'à partir du moment où c'est un homme qui le parle—préféablement un humaniste mou qui a reçu une subvention pour écrire un livre de 500 pages, une épopée cosmopolite islamophobe ou un roman sur la mélancolie d'un prof de CÉGEP, une idée de la littérature québécoise. Une amie me prévient : *nous autres, on est privées de métaphysique.*

Les bouches, les yeux, les mains se désintègrent. Partout les colonnes vertébrales s'effondrent, le poids des crânes absorbés par une soif engourdie. Une amie qui vit de l'autre côté de la frontière m'explique que, depuis ce qu'elle nomme le *régime*, plusieurs de ses proches tombent malades. Elle-même, après les élections, a subi un renflement terrible des paupières, une obstruction presque totale, comme pour la protéger d'un monde où son regard serait porté à sombrer en risquant d'emporter le reste dans sa chute. Elle me décrit des cas plus graves : parmi ses collègues, surtout des femmes, il y en a une qui perd complètement la vue, et une autre encore qui, après ce qu'elle croyait être un mal de dents irradié dans toute l'ossature de son visage, s'est fait diagnostiquer une nécrose de la mâchoire. La moelle qui pourrit dans son squelette malade lui donne une haleine de charogne. L'amie me dit : *elle va bientôt se faire opérer, une fortune, sans même compter la prothèse qu'il lui faudra – tu imagines, perdre la moitié de ton visage ?*

Dans la tête de la pianiste une tarentule se déplie, les pattes enchevêtrées aux replis du cerveau se resserrent lentement, la dérobent de ses mots, dans une langue puis dans l'autre, détruisent sa capacité à déchiffrer les lettres et les notes de musique, une masse inextricable qui lui bouffe la vue, d'abord l'œil gauche, ensuite le droit. Une semaine après le diagnostic, elle me demande si elle n'a pas trop parlé au téléphone, trop gardé le cellulaire pressé contre sa tempe, trop forcé sa pensée, elle me dit *je suis punie par là où j'ai pêché* et cette culpabilité est une crainte catholique, néolibérale, une éthique de travail sculptée à force de fuir la pauvreté, l'austérité, la maison de sa mère puis celle de son mari, qui la violait souvent quand les enfants étaient couchés. Au moment de la tumeur elle venait de nommer ce qui n'allait pas, de déménager dans son propre lieu, avec son chien et son piano. Le chien est mort juste après elle et le piano a disparu. Je l'ai retrouvé un an plus tard, de l'autre côté de la frontière. On évacuait un immeuble, personne ne voulait de l'instrument. Un homme a été payé pour le détruire avec un marteau. Il pleurait. Plus tard, une artiste me raconte les pianos rangés comme des cercueils dans le sous-sol du Palais de Tokyo, des pianos sans noms, sans mains, instruments arrachés des appartements avec les familles dénoncées par les voisins puis déportées et assassinées. Il y a eu le sous-sol des pianos et le sous-sol de l'hôpital, le sous-sol de la première maison et celle de ma première amoureuse, de ses frères qui avaient tué un chien et caché le corps. Les vents cernent un noyau noir au centre de mon cerveau, les marées minent ma mémoire fracassée.

Des pieuvres mourantes épinglées sur des civières en acier se tortillent dans une salle d'urgence. Derrière un rideau, une femme se fait ôter le sein gauche. Plusieurs écrans affichent son rythme cardiaque, qui est le mien. Je demande des nouvelles d'une amie malade. J'apprends qu'ils l'ont vidée, qu'ils ont extrait les os morts de ses poignets, de ses épaules. Elle n'a plus d'organes, plus de vagin. Pas même une fenêtre dans sa chambre.

Je continue à suivre les lignes de faille, les traces de collisions, les vertèbres fracassées de l'hirondelle, les strates friables de la montagne, la terre rouge comme les joues de la honte. Je porte des mondes, des rivières, j'accouche de fleurs et de chiens. La naissance a les mains sales, et de la terre sous les ongles.

Il y en a toujours une, la mère ou la fille, qui finit par payer. La concavité me précède—celle des affamées et des orphelins. Il est temps à présent de me soustraire à la lignée des trouées, des martyres, des mères-sacrifices, des colonisées, des anorexiques et des exilées. Il est temps à présent de reconnaître, dans mon cri, la confiscation qui me lie à celles dont les colères sont l'appétit du monde.

Le trou se transmet dans le cœur des femmes, de mère en fille, d'une bouche à l'autre. Le miel est devenu amer et les fleurs ont séché dans un village fantôme. Corps contaminés par le silence des siècles.

totali-terre

totali-mère

totali-père

J'attends le métro qui m'amènera à l'hôpital quand un écran m'annonce que les fascistes ont remporté les élections. J'observe leurs accolades, leurs visages bouffis par la victoire. La douleur s'intensifie autour de mon bassin puis rampe le long du dos, jusqu'à la nuque. Mes nerfs enflent et s'enflamment.

totali-taire

Des continents se démantèlent dans mes jointures, aux chevilles, dans mes doigts, une sorte de faiblesse ligamentaire, c'est ce qu'ils ont dit. Il y a, dans ce qui me lie à moi-même et au monde, une précarité qui me dépasse. Je m'installe sur une chaise en plastique. J'attends qu'on appelle mon numéro au ministère de la désintégration.

Entre le bassin fracturé et le décompte des noyades, entre l'arbre fruitier et la vie abyssale je retrouve la tendresse première, ce qui se replie en moi pour se lécher le sang. Je porte un désert vaste comme les chagrins. C'est là que j'accueille. Je me déplace dans les parties invisibles, ce n'est pas tout à fait un lieu, plutôt une pellicule en plastique collée aux lieux, une membrane faite de traits effacés, d'amours sans adresse. Circuler dans ce qu'on ne voit pas, c'est risquer d'obéir à son insu. J'avance dans la ville pesante comme une main déposée sur le monde, tissée de désirs, de distances, de corps qui débordent de leurs itinéraires, de prévisions aux yeux crevés, de manœuvres reproduites par des doigts affolés qui se cherchent une mémoire.

À Fès ma grand-mère encore enfant craint les visages balafrés de ceux qu'on plaçait en première ligne, la chair à canon recrutée dans les colonies françaises. Encore dans l'hiver de Montréal elle regrette sa peur, se souvient de la tristesse de ces hommes défigurés quand elle se mettait à geindre de terreur dès qu'ils lui faisaient des coucous dans l'autobus, et puis sa mère à elle, cette orpheline des montagnes qui la menaçait, si elle n'était pas sage : *attention, je vais te livrer aux Sénégalais...* Ma grand-mère me raconte ceci et elle pleure sur ses dumplings, je lui dis *Mamie, tu ne savais pas, tu étais toute petite* et elle répète *mais les pauvres, les pauvres, après tout ce qu'ils ont dû voir...*

Névralgies nocturnes, ulcères d'estomac, aménorrhée psychogène. Les axones enflent, les muscles se nouent dans le corps qui a dû rester aux aguets, encaisser les chocs. Fanon écrit : *cette contracture en réalité est tout simplement l'accompagnement postural, l'existence dans les muscles du colonisé de sa rigidité, de sa réticence, de son refus face à l'autorité coloniale.* Une guerre respire sous le bruit. Je me range avec les voix qui me rapiècent le corps en s'élevant comme des poignards au grand jour.

Au téléphone, la voix de ma tante me parvient depuis un douar près de Marrakech. Elle me dit : *parfois, j'espère la guerre, rien que pour qu'on m'ordonne de déguerpir, de quitter ce pays.*

On a pu croire à une image du bonheur. Le réel s'est vidé de son sang, c'est un goût terne et pourtant le scénario était là, il aurait suffi de s'y glisser, d'épouser l'excellence, l'athlétisme, la grâce, les bonnes bouffes et les rites de passage.

Une douleur aux os me réveille ou c'est peut-être les avions qui survolent les frontières, ce bruit de mort. Le mur est secondaire. Il s'érige pour traduire le climat qui instaure l'idée du mur. C'est au discours qu'on se heurte avant d'échouer aux rives. Mais les corps affectés perdent leurs ongles, leurs dents, empoisonnés dans des cartes tracées à main levée par la peur humaine.

La menace me précède. La chkoumoune, le shour, que ma grand-mère prononce zhor quand elle me parle des sortilèges que les esprits froissés imposent à celles qui attirent le mauvais œil. Un matin, dans un village où le vent rend fou, sa mère la réveille en hurlant, lui interdit de se regarder dans le miroir : le zhor l'a défigurée, ses traits d'enfant ont coulé du côté droit de son visage. Les yeux se sont fondus l'un à l'autre, le nez s'est déplacé sous l'oreille, et la bouche a glissé le long de la mâchoire. Elle avait dû contrarier *ceux qui sont en bas* en jetant du pain ou en passant le balai pendant la nuit. La mère furieuse et la fille humiliée ont marché jusqu'au village, rencontrer un aîné fqīh qui vivait dans une caverne sombre et labyrinthique. L'homme parlait le tamazight, une langue qui avait été confisquée à l'enfant, tout comme l'arabe me serait plus tard confisqué. Il a demandé à la fille et à la mère de répéter après lui. Les esprits se sont éloignés, la petite a retrouvé son visage. Avant de la laisser partir, il l'avait prévenue : une malédiction vous suivra, toi et tes enfants. Mon visage est toujours à sa place. J'entoure mon sommeil de grigris accumulés au fil des voyages et des soupers de famille. Ma défiguration se dessine autrement. Je dois arracher plusieurs visages avant de trouver le mien. J'ôte les épaisseurs à la lame. Et au centre il n'y a rien.

Mon pouls s'accélère, le sang remonte les courants et les générations dégénérées, dégoutte des cheveux domptés, des ongles impeccables, gravit les montagnes de l'Atlas puis ruisselle jusqu'au centre de la terre qui bouille et se débat, le centre dont les feux me brûlent le sternum, la gorge, et qui redescendent ravalés alors j'ouvre la bouche pour dire : oui. Le oui est un trou, et qu'est-ce que le trou si ce n'est mon nom ?

Dans *A Merman I Should Turn to Be*, Jimi Hendrix s' imagine en sirène qui s'éloigne d'un Viêt Nam miné par la guerre. Pour se sauver, il fuit au fond de la mer.

so down and down and down and down

Les rituels de ma sœur sont toujours liés aux objets, leur présence, leur disposition. C'est sa principale attache dans le monde, les peluches alignées toujours dans le même ordre, la tenue du lendemain étalée au pied du lit, et puis la même berceuse répétée mille fois avant une nuit sans sommeil. Ma sœur a passé les premiers mois de sa vie à crier dans un orphelinat d'Hô Chi Minh-Ville. J'ignore quelle est l'histoire de la femme qui l'a mise au monde et les failles de la guerre qui l'ont traversée. Je reconnais chez ma sœur une frénésie contenue par des barrages fragiles et obstinés. Dans la maison familiale, l'une après l'autre, nous travaillerons à notre destruction. Chacune prise dans sa fuite, la vitesse fulgurante des pensées, les mains compulsives, et la peur des forces fiévreuses qui menacent toujours de remonter par la gorge, le geste, la prochaine dérape,

and down and down we go

J'entends la clé tourner dans la serrure et j'ignore si la porte s'ouvrira sur cette colère millénaire, engloutissante, cette colère propre à celles qu'on a fait taire, celles dont on a fait taire les mères, cette colère déversée sur les filles, pour qu'elles se taisent elles aussi. Il y a des fissures qui traversent les siècles, les continents, et malgré l'immigration la réussite l'ascension le rêve américain on finit comme une épave, la dépression afflige le corps étalé sur le tapis marocain, devant la télévision allumée et sans même l'écho d'une langue ou d'une prière.

Dans la maison que j'ai laissée derrière ma mère s'agite, s'occupe, colmate, ordonne, lisse sans cesse la surface jusqu'à ce que la tension provoque de nouvelles fissures, la réapparition de cette faim impossible, du regard paniqué qui précède les gestes, les listes, les cris. Un petit chien mécanique culbute sur lui-même. Ma sœur hurle dans les toilettes, la porte barrée par l'extérieur. Ma sœur hurle depuis l'orphelinat et plus tard sur le sofa d'un dealer, ma sœur hurle sur une civière, les bras ligotés et la bouche noircie par le charbon. Ma mère hurle puis se tait, ma sœur continue à hurler, sa bouche tordue, béante, une plaie qui lui froisse le visage et que rien sauf elle-même ne saura soigner. Ma sœur, sa bouche ouverte au milieu de mon cerveau. Sa bouche ouverte au milieu de l'histoire.

La maison renversée par un cri, la maison défaite : une comp-tine, une photo, une boîte à bijoux. L'or pèse sur la nuque de ma mère, lui étrangle les doigts, elle se fait belle, se présente au monde, entasse ses peines au fond des tiroirs, avec les étoffes, les histoires, les carrés de musc et la lavande séchée.

Nous avons la culpabilité inerte des filles bien nanties. L'ampleur de notre folie appartient à celles qui n'ont pas été contraintes de rester en contact avec la vie matérielle, celles qui n'ont pas eu d'autre choix que celui de garder un pied sur terre. Nous avons eu le luxe de nous détruire avec fulgurance, de nous esquinter jusqu'à l'extinction, le luxe des déceptions, des gaspillages et des générosités sans relief, le goût du saccage et de la facilité. Quelque chose a explosé dans ma tête. J'ai beau m'extraire du trou, je garde toujours une jambe qui se balance dans le vide.

Une Montréalaise, une vraie petite Montréalaise, répète ma mère, comme pour m'enfoncer dans ce pays où elle n'a pas su naître.

où elle n'a pas su n'être

Je ne me souviens pas la première fois que j'ai pensé à fuir la maison mais ce qui a toujours été clair, c'est que mon désir n'était pas tant porté vers l'absence de mes parents que vers l'anéantissement de leur amour suffoquant qui me dérobaient à moi-même, l'anéantissement de cet amour méditerranéen, cet amour juif, cet étouffement sépharade et préventif empreint d'une culpabilité qui précède le massacre et mêlé au refus de s'avouer arabes, berbères, marocains ayant quitté l'Algérie pour se rendre du bon côté des décrets, un amour immense qui menace de me dévorer, un amour porté au monde comme une main portée au ciel ou du pain à la bouche, un amour de désespoirs inavouables, d'un temps accéléré qui enfle et craque aux coutures, qui solidifie la matière et gave les lacunes jusqu'à la dislocation – dislocation – du ventre de la tête de la bouche, remplir le vide bourrer le silence tout gaver le ventre la tête la bouche jusqu'à ce que ce soit trop, jusqu'à l'expulsion des croustes, l'effondrement du cœur, l'apparition du trou noir, gaver en espérant que je devienne une petite blanche bien intégrée bien désintégrée sans accent ni aucune trace du continent délaissé, une petite blanche qu'on verrait filer vers un rêve dont on n'ose pas prononcer le nom ni soupçonner

l'écroulement, non pas tant par ignorance que par un déni nécessaire à la survie, car sans ce déni toutes ces migrations, toutes ces ambitions, tout ce travail auraient été aussi futiles que les pleurs du petit garçon à côté de sa mère et de sa sœur, de leurs deux corps traversés par la même balle perdue, la même balle française, tirée il y a un siècle dans la médina de Fès, transmise aux chairs dépressives par les corps orphelins, le trou autour duquel se sont organisées mes cellules dans le ventre de ma mère, maintenant une prothèse retient mon cœur et mes poumons qui menacent de couler dans mes intestins, une prothèse au lieu de ce trou dont je renie le nom et qui oriente ma fuite ingrate.

Il y a dans chaque lieu le fantôme des fantasmes déçus par le lieu. Je me demande si nos parents, en voyant leurs filles tomber malades, ont senti ce même étouffement sous les promesses du continent. J'échoue à la santé, me réveille dans la sueur des interrogatoires truqués, des électrochocs, des chambres froides. C'est ici que je commence, dans la boue des rêves, là où ça crie à contre-jour. Je ne guérirai pas. Je refuse que les failles ne soient acceptables qu'en vue d'une potentielle success story ou d'un souvenir remonté à la surface. Je me méfie de ce qui me répare.

Le petit chien savant se fait battre et moi je dois observer. Mon corps se multiplie, je ne sais plus distinguer le spectre de la chair, la douleur de l'hologramme. J'ai déjà traversé des hivers durant lesquels j'ai dû me taire, comme les arbres dont les sèves ralentissent, ou certaines algues unicellulaires qui, le temps des saisons froides, se rétractent en un noyau. J'ai survécu comme un tardigrade, en me vidant de mon eau, en scellant mes cellules. Je m'allonge sur une pierre chaude. J'attends que mes dents tombent.

Ce matin les feux dévorent les forêts du Chouf, les bois où j'ai trouvé le timbre de ma voix, où j'ai enterré mes organes. Un ami m'écrit : *this country is disappearing*. La terre ravagée, je la sens à l'intérieur de moi, dans ma poitrine et mes nerfs qui crépitent jusqu'aux jambes, jusqu'aux mains impuissantes. Je ne suis pas seule à incarner les peines. Nous sommes plusieurs à être lavées par les insomnies, à développer des cancers, à encaisser les ressacs des dévastations, à balbutier des incantations pour tenter de recoudre les choses. Je n'appartiens nulle part, m'attache aux lieux qui m'arrachent, qui me reconnaissent : les cèdres calcinés de Deir-el-Qamar, les rives aux galets noirs, la poussière rouge de l'Ourika. Les ronces coriaces et les paysages plats, là où la nature se dénude pour offrir un souffle vaste. J'habite la sécheresse du monde, l'angoisse de la terre craquelée et des soifs à venir.

Les rêves migrants viennent mourir en moi. Ma grand-mère m'appelle pour me prévenir: *une malédiction, une malédiction, je te le dis*. Les silences se sont imbriqués les uns dans les autres, impossible à présent de retrouver le fil, ne serait-ce qu'une trace de l'histoire qui nous a menées là. Les noms ont été effacés avec les langues et les plages. Langues-fantômes, plages-fantômes, les rives s'érodent et je n'ai rien à dire. J'incarne l'échec des lieux où je m'avance. Je parle à l'enfant que je n'aurai pas. Je parle à cet enfant qui est moi. Je suis parfaitement sédimentaire. Je n'en finis plus de m'accoucher.

C'est une histoire de disparition. Je n'ai recueilli que quelques bribes : dès que je mentionne les lieux, tout le monde se tait. Je suis née de ce silence, cette hernie de l'histoire, une dislocation, le trou entre le souffle et la faim.

J'hérite d'une nostalgie qui ne m'appartient pas, la nostalgie d'une image : un figuier, un chien à l'aube. J'essaye de m'accrocher à des petits bouts, mais tout me glisse des mains. Je finirai par me taire. Je n'ai pas d'histoire. On ne m'a rien dit, seulement qu'il y a eu des déplacements, des fuites, des viols, des assassinats, le décret de Crémieux et la folie comme une fêlure d'abord à peine visible, puis qui s'est élargie jusqu'à devenir un gouffre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à briser.

Il y a ce qui reste derrière et ce qui nous rattrape. Il faut une perspective pour être capable de les distinguer. Ce qui nous semble immobile s'approche parfois très lentement et puis, sans qu'on s'en rende compte, ça nous happe. Ça claqué sur nous comme un piège, comme une mâchoire, et on est pris.

Je serre les poings, m'enfonce les ongles dans les paumes, traverse les maisons immenses et fantomatiques, pleines de boîtes de déménagement, de miroirs et de vieux bonbons pour des petits-enfants qui ne naîtront pas, des garages qui débordent d'objets inutiles, les salons avec leurs tables en marbre et leurs pianos désaccordés, ces maisons somptueuses et vides dans ces rues somptueuses et vides, là où les murs sont décorés de photos d'enfants suicidés qui sourient avec leur diplôme en main ou en se tenant debout sur une balançoire, les joues grasses et les dents de lait, je veux éventrer ces maisons à la tristesse infinie, que leurs viscères soient visibles aux yeux de tous, je voudrais que tout le monde témoigne du revers du fantasme et du creux terrible qui règne à présent dans ces demeures, cet autre cul-de-sac du capitalisme et de l'aliénation, cet encombrement qui est le contraire de l'amour comme de l'abondance, et cette dette qui est celle de tous les enfants d'immigrés, l'obligation d'être heureuses, c'est-à-dire l'obligation d'être aussi blanches que possible.

Peut-être que la folie entend les grésillements de tout ce qui circule dans nos veines. Combien de vibrations imperceptibles traverseront encore mes tempes avant qu'une tumeur me pousse dans le cerveau comme un centre galactique ou un noyau de pêche? Des données chauffent le fond des océans. Les hippocampes baignent dans nos préférences, nos paniers d'achats, nos intérêts, nos spéculations, nos nouvelles, nos discours, notre crédit, nos acquisitions. Zéro un un zéro zéro un un un zéro. Je suis un algorithme, je le resterai longtemps après que la machine cesse de fonctionner. Les grilles me disent de trouver un visage. Elles détectent le mien, l'embellissent : ma peau pâlit, mes cils s'allongent. Plus loin on identifie les traits suspects et les arrestations se multiplient. J'essaye un filtre avec des oreilles de chat pour façonner nos eugénismes. Le vent fragmente les banquises et j'ai le dos noué. Ma folie accuse le monde. J'aurai toujours ce trou dans la tête pour anéantir l'univers entier, pour oublier, loin des jardins, loin de l'amour, une peine si vaste qu'elle devient le ciel, l'air, le sol. Après la pluie, après la fonte des glaces, il reste les sillons, les maisons crevées qui se dégueulent dans la rivière, et toujours on reconstruit, parce qu'il n'y a pas d'autre lieu que ces terres d'oliviers, de bambous, de bouses et de plastique, pas d'autres eaux que celles qui se gorgent d'emballages et de guenilles trempées de pisse. Un nuage radioactif survole les dunes, les montagnes, les mines de radon et les souks du samedi, pénètre les fruits, les vêtements, les prières de l'aube. De l'autre côté du désert déjà les femmes accouchent d'enfants-méduses.

Chaque chute est un cadeau qui révèle la fragilité des structures. C'est là, l'érotisme des tempêtes. La nuit dernière j'ai rêvé que j'étais au cinéma, où on annonçait qu'une ville brûlait. J'ai rêvé à une chute infinie, qui pliait la matière même du temps. J'ai rêvé dans une langue dont la musique me reste en moelle.

À partir du moment où le seuil est franchi, que je passe de l'autre côté de l'horizon, je m'étire et gravite irrésistiblement vers le centre sombre : j'entre dans un monde liquide, un temps aquatique, épais comme une coulée de lave.



LETTRE



*Leur amour signifie qu'ils ne voient pas l'un en l'autre
leur être mais leur blessure, et le besoin
d'être perdu : il n'est pas de désir plus grand
que celui du blessé pour une autre blessure.*

Georges Bataille

My pussy wrote a thesis on colonialism

Noname



je m'adresse à l'homme comme à la province
comme à la nation je m'adresse à toi à vous
qui assiégez les villes comme les femmes
les yeux fermés
en y laissant une partie de vous

Longtemps je m'accroche aux visages des hommes vieillissants comme à une idée de l'Europe, de l'intégration c'est la même coquetterie la même pourriture le même parfum, ridicules, musc, tandis que la vie en cul-de-sac et la bouche en cul-de-poule prononcent le nom d'une capitale quelconque. Je m'accroche à ces mains décevantes, ils me tendent des huîtres que je mange et que je vomis dans les toilettes du restaurant. Quelqu'un me demande si je me suis déjà suicidée, demande ce qui ne va pas. Ils cherchent tous le trou, une faille pour entrer, la bite maladroite bute contre la cuisse molle et mon corps se clôt, ça commence par la gorge, la rage muette, la bouche cousue, un éboulement de l'amour. J'émerge dans le lit d'un écrivain qui me chuchote : *il est trop tard tu es trop vieille pour mourir jeune.*

Je désire ce qui cède chez ceux qui ont tout et qui en veulent encore. Je désire ce que je désarme, ce qu'on peut à peine entrevoir. J'ai besoin de sentir la mort pour déterminer les contours, j'ai besoin d'examiner les signes de la décomposition des autres. Tout se révèle en s'abîmant. Ça ne m'empêche pas de m'agripper aux choses par peur qu'elles s'étiolent entre mes mains. J'accumule pour ralentir la perte et ça finit par tout détruire. Je suis un système galactique, autour du vide je compresse les cadeaux, les crèmes parfumées, les condiments de luxe moisissent dans les tiroirs, les aliments pourrissent au fond du frigidaire et l'amour pourrit au fond de moi.

Un médecin m'explique que mon cerveau est enclin à l'obsession, que je dois faire preuve de prudence, attention au sport, à l'alimentation, aux relations humaines, c'est génétique, dit-il, c'est lié au perfectionnisme, à des carences millénaires, une mémoire famélique gravée sur les nerfs qui bourdonnent aux aguets. Je pense aux squelettes du couple homosexuel enterrés main dans la main il y a des siècles, puis exhumés par des archéologues dans une nécropole de Modène. Je pense aux castors qui deviennent fous s'ils entendent une fuite d'eau qu'ils n'arrivent pas à localiser, ils se mettent à tout détruire. Je suis un castor, je gratte jusqu'à l'os, le trou est étroit et je creuse profond, c'est pour déterrer mon squelette, qui ne tient la main de personne.

Tu as beau dire *bétail, étranger*, tu constates les yeux pleins d'une urgence qui t'échappe. Quelque chose qui, en fuyant, t'effraie. Tout désordre est une menace pour les êtres qui souffrent. Tu as longtemps préféré les constellations à portée de main, un monde maîtrisable. Tu as étranglé ce qui te résiste, ignoré les langages des lieux que tu piétines, dont tu ne prononces pas le nom. En niant le fascisme, en jouant sur l'instinct de fuite, tu as précipité tes mythologies. Ce n'était pas une lutte, mais un retour au terroir. Ce n'était pas une haine de l'autre mais une honte de soi, et il n'y a rien de plus dangereux que les êtres qui ravalent leurs blessures.

En t'imitant j'étouffe quelque chose qui m'appartient.
Je mange les restes, le monde épouse tes aises. Tu apprends
lentement, tout t'accommode. Quand les visages les bétons et
les patries entrent en friction, attisent le feu, alors tu constates
ce qu'il est, ce monde, ce qu'il défend, ce qu'il reproduit.
Il est tard, déjà, et nous sommes si loin de l'amour, si loin de
l'aveu.

À la radio le premier ministre s'est excusé, il a dit *oui, ça a existé* et ça a applaudi partout autour. Tu t'es demandé quoi faire avec ta culpabilité, comment admettre le tort, étouffer la peine, tu as dit *réparations* et tu as attendu qu'on te console.

Tu es financé par le Conseil des arts et on te félicite de poser la question de l'héritage. Tu cernes ta disparition. Tu n'as rien à déclarer à la frontière. Tu ne demandes rien, ta satiété t'est étrangère. Tu aimes ta province, son mythe monopole mou, ses musées de la pauvreté sincère. Ton arrogance héritée, transmise par des siècles de pouvoir, respire l'évidence de ceux qui donnent leurs noms aux terres qu'ils accostent. Accroché à l'hiver comme un rire à la mort, tu répètes les mythes des racoleurs, des coureurs des bois, des porteurs d'eau, de ta petite goutte de sang autochtone. Le même sang qui vernit ton mobilier antique, là où tu m'accueilles en disant *bienvenue*. Permets-moi d'interroger ton hospitalité, d'y soupçonner une transaction. Permets-moi de chier sur tes provinces, tes refrains, ta lâcheté, les petits nazis qui se réchauffent les mains dans l'église historique de ta capitale pendant que tu épilogues sur la démocratie, les gouvernements minoritaires, la grande culture. Permets-moi de chier sur ton ratage, ton ambition, ton anxiété linguistique, tes tests de valeurs et tes yeux bleus comme la mort. Dans ta géométrie, qui est celle du monde, ma survie est une menace qu'on garrotte vite, comme un caprice d'enfant.

Dans le sous-sol de ta maison, le sous-sol de l'histoire, sous les danses, les fêtes, les repas partagés, j'ai joué à l'idiote baisable pour excuser mon ambition, j'ai appris à contourner tes maladresses par des manœuvres secrètes, à me taire avant de déborder. Un homme me dit de faire un effort pour circuler sur le marché. Tous les hommes qui ont abusé de moi finissent par me donner des leçons de littérature. J'ai choisi cette médiocrité. C'était une façon de prendre des vacances. Il m'en reste une douleur vive au pelvis. Le soir, je prends mes médicaments.

Je t'ai désiré jusqu'au mépris, chéri ta désinvolture jusqu'à manger le terreau moisi qui la permet. Je me suis brisé les dents sur les routes qui assurent ta facilité à aller dans le monde, à circuler dans l'espace, les conditions d'une aisance aveuglante, une assurance de propriétaire. Je ne joue pas à l'innocente, j'ai provoqué tant de ravages, et les destructions qui m'ont faite, j'y ai foncé de plein gré. Ce n'est pas toi que j'accuse, ce n'est pas moi, mais toutes les choses du monde qui échouent à travers nous. Tu peines à déchiffrer les exils qui me font. Au sud on assassine, et le sud ne cesse de remonter, bientôt il viendra frapper à nos portes. Sauras-tu alors t'empêcher d'épeler mon nom ?

Je ne te parlerai pas de romance, mais de l'élan qui nous propulse et nous fracasse, le geste par lequel la vie, pour se poursuivre, s'arrache à elle-même. Je te parle de l'odeur pourrie qui émane du sexe des fleurs, de l'animal alarmé par un bruissement trop proche, je ne te parle pas de séduction mais de voracité—à l'aube je porte la terre humide à ma bouche, c'est une folie indomptable et large comme le ciel, pour elle je réorganise ma vie entière, je dois rester attentive aux heures périlleuses. Le vide autour duquel je me compose est une vitalité, c'est la vie même—c'est par là que s'accouchent les galaxies. J'ai intégré les saccages et je ris malgré tout.

La séparation des corps est une blessure première qui est une condition de survie. Je reviens à toi, presse ma paume contre la tienne, comme pour confirmer une distance infranchissable. J'ôte les couches, parviens à la brisure qui nous traverse, celle qui marque la terre que je quitte, les manques à partir desquels j'apprends à aimer. Nous sommes des vies empruntées à des torrents qui nous débordent et si je m'approche de toi, c'est pour rejouer cette séparation qui est la preuve de toute vie. Je cherche le moment sacré où l'être déchire la membrane qui le protégeait du monde, celui où les cellules s'arrachent les unes aux autres. Quitte à devenir ta maladie auto-immunitaire, ton parasite en symbiose: un ravage sur mesure, plus dangereux encore qu'un corps étranger. J'arrive à ma monstruosité. Je n'attends plus que tu me reconnaises.

ME VOICI GREFFE FADE



But there was that hunger; it followed me.

Renee Gladman

Je ne suis pas obligée de me nourrir, je me mange moi-même

Clarice Lispector



j'avale les clés de mes portes souterraines

j'arrive à la parole

je veux quitter l'enthousiasme me déshabiller
mon corps est toujours en retard
sur les deuils je m'observe je me prends en photo j'efface
tout je me dis que ça ne s'efface pas
il doit y avoir une dimension de visages ratés sous l'image
lisse tu te contrôles j'envie toujours
quelque chose de ce qui me dégoûte mon sang déborde
je sais comment réclamer un lieu
mais si j'échappe c'est pour me répandre

je doute des histoires la folie des siècles s'ossifie sur ma nuque
demande à savoir de quel crime nous sommes
faits pour avoir si peur de ce qui nous interroge
 de ce qui nous constitue

me voici greffe fade en ton pays
dans le regret d'une rivière et le culte de ce regret
dans le mépris des défaites et des arrivismes une capitale
en carton-pâte où les lois se cimentent
 où les pavés étranglent la peur
où la mosquée de mon amie saigne sans commémoration

le visage tourné vers les fenêtres j'écarte les jambes les corps
traversent la frontière les corps refoulés arrachés les uns aux
autres enfermés dans des chambres froides de l'autre côté
du mur je frissonne ta langue monte sur mes seins je
n'arrive pas à porter nos morts sur le dos quand c'est pas la
soif c'est un grillage électrique une balle tirée à blanc l'eau
salée qui gratte la peau ces corps-là ne laissent rien derrière
eux quand on les repêche on les ensevelit sous les pierres
pas de chiffre sur la stèle les esprits tournent l'armée nie
leur existence les familles les camarades restent debout à
attendre figés dans le temps dans l'air contaminé par
les regards militaires qui séparent effacent assèchent les
corps et les jours à la racine thoracique

mes paumes suent pressées contre la brique
les mains de l'agent de police me tâtent son collègue répète
vous êtes certaine que vous êtes née ici?
à côté mon plan cul un blanc british sans visa
sourit en coin ils ne lui demanderont rien l'agent continue
fouille ma peur la palpe se délecte
je lui dis que ce n'est pas la mienne
qu'on me l'a refilée cette peur
j'ai hérité d'elle comme de ma mémoire comme de tout désir
l'agent continue tapote mon corps sur sa longueur
ne trouve rien dans mes poches seulement le sel
d'une mer traversée

assimilation : un besoin d'amour : un impératif d'effacement :
c'est le prix à payer : je me tranche la langue pour franchir
ce seuil : toujours l'une paye ce que l'autre fuit : les maîtres
ne sont qu'une autre sorte de chagrin : assujettir : aplanir pour
exister : les bonnes intentions effacent l'histoire : les proto-
coles sont établis : tristesse administrative : c'est l'ordre des
choses : ce qui nous avale : tous corps confondus

on me dit de faire le vide mais c'est le vide qui me fait
on me dit qu'admettre suffit à résoudre je n'ose plus croire
au geste nommer les choses sauver les meubles
la ville entière se lave les mains cent fois par jour

nous avons partagé la guerre
c'est peut-être la plus profonde des attaches
une excavation réciproque
peut-être que la guerre est une intimité qui hésite
peut-être que les corps ne se connaissent jamais autant
que lorsqu'ils sont en guerre

chaque amour perdu dessine mon corps comme une terre d'exil
je me sculpte dans l'espace négatif de ta parole
je demande le privilège d'adopter le rythme des arbres
que les visages bombardés me pardonnent
les couleurs m'hallucinent je m'acharne à ne plus
te chercher dans les rues qui m'ignorent
je n'arrive plus à pleurer je mange j'essaye de mimer les
gestes des vivants je ne sais rien de l'amour
j'écoute ce qui chante à l'endroit de la coupure

des algues roses poussent dans les neiges
au sommet des montagnes elles survivent aux fontes délicates
 bordent les enfants momifiés au lieu de t'écrire
une lettre d'amour je parcours des lieux-cicatrices
 où les arbres veillent la terre étouffée
 mes haines m'attachent
 je n'arrive pas à écrire la tendresse
 je sais que tous les visages sont beaux quand on s'y attarde
non je ne te raconterai pas la douceur
 c'est pour qu'elle reste secrète
 qu'elle survive
si je la montre si je la nomme je risque sa destruction
j'ai hérité
de la crainte propre à celles dont la place est fragile
ce silence qui abrite c'est un dernier recours

le bateau s'approche fend la surface du lac broie
le paysage reflété l'homme
tout sourire demande s'il peut nous aider
il souhaite clarifier la situation s'assurer que nous sommes
au bon endroit son regard glisse sur nos peaux
je dis que je suis chez moi que ma famille habite ici
il nous regarde encore *ah oui, la famille c'est qui la famille*
me demande d'épeler mon nom me replace s'excuse
si vous aviez été des étrangers je vous aurai demandé de partir

une fois le seuil franchi devenir femme
de ménage nounou bonne à tout faire
habiter leur regard apprendre leur maison en sachant
qu'on n'y sera jamais chez soi dans les taxis
les médecins les architectes immigré.e.s surqualifié.e.s
connaissent la ville mieux que moi

je me suis retirée du monde je vis dans une caverne
je suis un orifice
la pluie fait trembler le jardin j'attends de devenir
une plante un minéral
est-ce qu'on peut muer d'un autre corps d'une autre voix
muer d'un regard
est-ce qu'on peut manger la mue de sa tristesse
toucher le cœur la vibration mystique
avant de payer les factures brûler les lettres faire la vaisselle

nul folklore comme refuge trop de corps déplacés
j'ai vite compris qu'il nous faudrait vivre comme ça
d'une élection à l'autre
dans les espoirs flasques à hausser les épaules
à regarder des documentaires
à témoigner du siècle qui baille à appuyer sur le cœur
à tourner la page
à montrer patte blanche à se laisser émouvoir
par une saison par un discours
se sensibiliser au plastique
féliciter les comités pour la diversité
les clauses spéciales
qui renomment ce qui ne change pas
ravalier l'histoire déglutir vomir
décolonial.e.s
vomir jusqu'au bout
une vertèbre à la fois
revenir à l'état liquide protozoaire
vivre comme ça
se laisser partir sans accuser le monde de l'amour
qu'on n'a pas reçu
qu'on n'a pas su se donner

je ne gaverai pas la béance

seule la béance n'imité rien

ZHOR



*Notre sort se décide entre des paroles sans poids et sans couleur,
des gestes qu'aucune mémoire, aucune glaise, aucun reflet, ne
fixe. Avec nous, en dehors de nous. J'écoutais, on peut toujours
écouter. L'autre monde c'est nous, aussi, toujours nous.*

Mohammed Dib

*I believed that I would die, and perhaps because I no longer had
a future I began to want one very much. But what such a thing
could be for me I did not know, for I was standing in a black hole.
The other alternative was another black hole, this other black hole
was one I did not know; I chose the one I did not know.*

Jamaica Kincaid



Les pleureuses gémissent dans la rue, j'évite de regarder par la fenêtre, je couvre les miroirs pour retarder ma décomposition. C'est une journée fragile, un coup de vent suffirait à me démembrer. Dans la pièce qui me sert de chambre, un homme est mort du sida, entouré de ses amis. Son lit est placé au même endroit que le mien, la tête contre le mur de brique, le pied vers la porte. *C'était un excentrique*, me dit la voisine depuis le balcon d'à côté, *un pédé flamboyant, un architecte fou, il ramenait souvent des amants, il faisait de grandes fêtes*. Puis elle se penche vers moi, avec cette façon qu'ont les gens de se pencher vers vous quand ils s'apprêtent à dire une chose horrible: *Il est tombé malade, mais il l'a cherché*. D'après elle, c'est lui qui a caché une montre électrique dans le mur. Mais ça fait tellement longtemps que je suis ici que je n'entends plus le plâtre qui sonne, seulement les voisins qui frappent au-dessus, en dessous, à côté, alors mes murs tremblent toujours, et j'imagine que la tristesse fonctionne un peu comme ça, au bout d'un moment on ne l'entend plus, l'alarme devient comme l'air, comme le ciel, jusqu'à ce que quelqu'un frappe une surface et qu'on émerge un instant de cette folie éblouissante, qu'on sorte de la maison pour s'en extraire avant d'y replonger, sortir, vite, tant que c'est possible et même si l'alarme reste logée dans le crâne, sortir marcher sur les mêmes rues en modifiant les trajectoires, promener l'alarme comme un chien mort au bout de sa laisse et laisser sa maison s'effondrer derrière soi.

J'ai cherché, j'ai oublié ce que j'avais perdu, même le creux laissé derrière par cette perte s'était défait de ses contours, je ne reconnaissais plus rien, pas même une forme qui aurait pu le remplir, bientôt il était devenu impossible de savoir si je cherchais de l'amour, un gant, un chat, une langue, un enfant, plus je cherchais et plus j'oubliais, la marche m'enfonçait dans l'oubli et l'oubli dans cette perte, et je me demandais si elle était même la mienne, si je n'avais pas été infectée par une perte endémique, ancestrale.

Le temps de parcourir la ville j'avais déjà vieilli, je le voyais à la tête des inconnus qui fumaient sur le trottoir, à leur manière de me céder le passage – normalement les bousculades se multiplient au point où je finis par croire que je suis invisible. J'avais éperdue, demeurée, dans ce vieillissement, jusqu'à me demander si nous n'étions pas déjà morts, car dans les rues aucune trace de notre existence, seulement l'espoir terrible de te trouver là où on s'était dit au revoir, te trouver comme une tombe ou une rivière, te retrouver, quitte à devenir une de ces animales qui reviennent sans cesse au même lieu pour pondre, pour boire ou pour mourir.

Dans les cafés, les autobus, les salles d'embarquement, le fascisme s'installe avec une casquette rouge sur la tête. On détourne le regard par politesse. C'est comme ça, cordialement, qu'il parvient à s'asseoir, à prendre place. Je m'épuise à garder les yeux ouverts; je me vide de mon sang, de ma pensée, de ma fatigue même.

Le corps de ma mère se défait au moment où je me détache du continent. Les ligaments qui lui servaient de filet ont cédé, sa vessie descend jusqu'au vagin. Elle accouche de ses organes, un à un. Nous ne défailons pas du même lieu. Nos corps se démontent pour remonter le temps. Le trou est un organe et l'organe crée la fonction. J'ai une prothèse sous le cœur, comme un barrage contre la mer.

Je m'endors dans l'avion, rêve à des cygnes, à des cathédrales qui brûlent. Une langue perdue m'apaise, me berce la gorge. C'est la langue de la tendresse et celle du secret, du complot, des conversations chuchotées, celles qu'on préfère cacher aux enfants. Je survole les noyés, les navires aperçus puis abandonnés par la *guardia civil*, je montre mon passeport et une femme se fait tirer une balle dans la tête après s'être fait refouler par un officier de l'État.

L'enfance me fêle. J'ai dit que je venais de nulle part, que je n'avais pas de pays, pas de ville, seulement une forêt calcinée, seulement les dunes, les rocs et la marée. Je me tais, trop de choses dans la bouche, des doigts, des accents, des géographies. Je m'accroche à la trace d'une perte. C'est un deuil sans objet, un silence transmis, qui se contracte comme un cœur ou une maladie. Il n'y aura pas de procès. Je m'échapperai dans une langue sans y trouver refuge.

Le ciment a rempli les bouches, empâté les montagnes. Dans un village de merles et de terre rouge, une femme apprend à compter l'âge de ses enfants. La chatte grise a accouché dans le jardin, après ça on ne l'a plus revue pendant des semaines. Quand elle est revenue, elle n'avait pas de portée, le gardien dit qu'elle a dû manger ses petits. Ici la folie est cachée, mais elle nous rattrape. Une itinérante boîte sur place, un berce-ment asymétrique, comme si elle s'enfonçait dans une boue invisible. Elle agrippe un sac en plastique déchiré d'une main, se couvre une oreille de l'autre, sa bouche déformée par des voix que personne d'autre n'entend. Attention, dit mon père, ou tu vas finir à Berrechid, là où on envoie les fous avant de les oublier. Les épaules roides de mon père me creusent. J'aimerais lui caresser les cernes, verser sur son corps le sable chaud du pays qu'il a quitté. Mon père rétrécit, bientôt je le porterai sur mes avant-bras, je le bercerais, le déposerai dans un jardin d'agrumes. En attendant, je mange les miettes de sa mémoire, de son pays. Je garde en bouche ce nom de Berrechid, le retrace en silence avec mes lèvres et ma langue, j'en fais ma litanie muette.

Je me ressemble dans toutes les villes, les muscles noués de mon visage perdent l'habitude de parler la langue, il y en a qui faut déterrer dans des lieux endormis de la bouche. En traversant le douar je reconnais une écriture : les grottes, les nuits des corps qui se réchauffent, l'odeur ferreuse des accouchements, les chiffres comptés dans la langue de l'autre. J'apprends à ne pas baisser le regard.

Je rêve que mon grand-père, un Français qui avait épousé une Algérienne, est collabo. Il dit *si tu peux vendre le nom, tu vends le nom*. Je l'interroge, il me dit qu'elle était l'amour de sa vie. Qu'elle est morte du sida, après une transfusion contaminée qui lui a été administrée dans un hôpital parisien. Guibert disait qu'avoir le sida, c'est éprouver la nudité de son propre sang. Le sang français a déshabillé cette femme de l'intérieur. Dans les lettres, elle écrivait *je viens pour les traitements, surtout ne dis rien à la petite*, ces mots tracés au stylo-plume avec une calligraphie parfaite, dressée au buvard où les taches d'encre s'étaient comme une tumeur dans le crâne ou du goudron sur la mer. Le corps émacié de ma grand-mère, frotté d'huile d'argan et couvert de pétales de roses, rétrécit, s'éloigne, devient ce silence dans la bouche de mon père.

L'oued se regorge des eaux glacées de l'Atlas. La fonte des glaces révèle les corps des explorateurs et noie ceux des familles paysannes. Un homme creuse la terre, marmonne : *je vais trouver la baleine qui est en dessous.*

Nombreuses sont-elles à quitter les lieux avec une vie sur le dos, à traverser, à n'être ni ici ni là-bas, à couler avec leurs noms accrochés au cou, à s'enfoncer dans les eaux ou sous la terre des forêts d'Oujda. Il y en a qui disent *entrées irrégulières* et d'autres qui disent que les corps *disparaissent* à la frontière, d'autres qu'ils *s'envolent* ou qu'ils se font détruire *sans nom ni visage*, quelques mains effrénées soulèvent les pierres à la recherche d'une trace, moi je ne fais rien, je passe dans la mort comme dans une eau fraîche, je pense à la force de tout ce qu'on a enlevé et je me défonce autant par fête que par vengeance.

Ils pensaient pouvoir fuir leur histoire et ils avaient raison, maintenant je suis prise avec le vide à la place de l'histoire, je me répète que ce n'est pas important, qu'il faut tuer l'idée même d'origine, qu'il est impossible de remonter jusqu'à la source des choses, à moins de revenir jusqu'à une pré-espèce, avant que l'humain se distingue des méduses et des libellules.

Mon paysage est un lieu hostile, ravagé par les cratères, les empreintes laissées par l'amour disparu et l'amour imposé, la bouche gavée, l'emprise déguisée en cadeau, la culpabilité résiduelle d'un corps qui se détache. J'ai retrouvé ma cambrure dans les lieux calcaires. Je m'arrache, me colle aux rocs, deviens pierre, sève, ciel.

Des chants anciens, des ondes de choc me traversent, traduisent le trou juste sous le cœur, prêt à l'avalier. L'excavation d'une musique profonde me ramène à mon anonymat. Je suis la matière, sa dissolution, son débordement. Comme tout amour je nais d'un spasme premier, d'un battement entre le manque et l'excès.

Dans les premiers mythes, les dieux jaloux accouchent par la bouche. Ils vomissent la naissance. Une dévoration à l'envers. J'escalade le pan de la montagne. Je brûle mes chaussures pour entrer dans une forêt à laquelle on pourrait, à tort, croire appartenir. La forêt ne nous pardonnera pas. Les cèdres me protègent, leurs troncs blessés forts d'une longueur sourde. Les bêtes affamées crient dans la brume. J'entends mon cœur battre sous la terre. Je trouve mes mains dans les ruines. C'est ici que je me donne naissance.

Dans l'odeur d'encens et de copeaux il y a le silence de Saïda – le fond de temps duquel se détachent les pas des enfants et les appels des chattes en chaleur. Quand on s'éloigne, on n'entend plus les jeux, les marchés, les prières. L'air gris fond la ville à l'eau. Nous sommes à l'arrière-plan d'un tableau sans personnage. Un chien dort sur les cordes moites du port. Ma sœur, revenue parmi les vivants, m'annonce un divorce au téléphone. Je ne me demande plus ce que je fais ici, je hoche la tête quand je ne comprends pas. L'oranger m'émeut, je n'ose pas cueillir ses fruits. Un soldat tient sa carabine comme un grand bouquet. Les mains d'une dame aveugle trouvent le cube de sucre à dissoudre dans le café. Sur les rochers je pense à cette colère étrange et coupable que l'on dirige envers ses parents quand on les voit vieillir, au moment où on comprend que les comptes ne seront pas réglés, qu'on n'aura rien pu dire, finalement, de ce que l'on était, que déjà nos doigts se fanent et qu'on cherche les mots.

J'épluche des clémentines sur la table du café et je les mange en pleurant. Un mélange collant de pulpe et de salive me coule sur le menton. Taureaux dans les rues, on barre les maisons. Les pelures et les pleurs s'accumulent sur la table, les chiens se fatiguent à se démêler des algues et un drone éjacule à dix mètres de hauteur.

Je traîne mes larmes jusqu'à Delphes, où je laisse la fenêtre ouverte, pleure encore avec les hirondelles qui tournoient dans la chambre, pleure en passant les doigts sur le marbre gravé, pleure dans la grotte des oracles, puis sur le bateau qui m'amène à l'île.

Je tire du mucus de l'intérieur de ma gorge, comme un crachat trop épais pour se déchirer, trop massif pour être ravalé, et à mesure que je tire mes nerfs se détachent, mon œsophage, mon estomac, mes intestins, tout l'intérieur ressort, pris dans une même membrane gélatineuse. Ma bouche est un vagin, je me vomis, le placenta me bourre, m'étouffe, je l'empoigne et cherche à l'extraire dans l'urgence de l'asphyxie, aveuglée par la douleur où je sombre comme dans un lac gelé.

La nausée m'extrait de mes cauchemars. Après des heures passées à suer de l'acide, à vomir de l'air et à chier de la bile, je regarde la carte et repère la petite niche de la baie d'Achille, persuadée que c'est là que je dois me rendre pour avorter de ma mère. Au téléphone, sous la tendresse de sa voix il y a

l'espoir projeté comme un boulet, comme si on pouvait protéger son enfant du monde, comme si on pouvait effacer l'histoire, ses saloperies, ses lâchetés, en traversant l'Atlantique pour se caser au centre de l'hiver, des fêtes nationales et des guerres en coulisses.

La baie est un port désert et sale, jonché de déchets et fort d'une odeur de pisse. Un non-lieu, pas même un dépotoir. Quelques oiseaux marins se laissent balloter à la surface, entre les sacs plastiques et les morceaux de styromousse. C'est dans ces eaux que Thétis, après avoir jeté ses autres enfants au feu, a trempé son fils Achille en l'attrapant par la cheville. J'aime cette histoire, parce qu'elle montre que l'emprise détermine la fragilité. On souffre par là où on a été tenus, aimés, serrés. C'est par là qu'on meurt, aussi, quand la marée se retire et que le monde nous transperce. Le trou existe parce qu'il a déjà été autre chose qu'un trou.

Ce dont on témoigne pèse en soi. Ce n'est pas un poids qu'on peut mesurer ; on ne peut pas mesurer tout ce qui s'éprouve. Ce que j'ai vu s'accumule au fond de mon corps, les strates s'empilent, s'imbriquent, se sédimentent, j'ai des mensonges gravés sur les os. Je répète qu'il n'y a pas d'origine, pour me convaincre : une gesticulation dans un plasma indéterminé. Je répète : je me donne naissance. Je le répète pour exister, pour me dissoudre autrement.

Des voix me traversent au moment où s'effondre le cœur de l'étoile. Le ciel est beau au-dessus des cadavres, j'éteins la musique pour écouter. Les enfants jouent comme des oiseaux dans la poussière. Ils seront les noyés des grandes sécheresses. Une femme chante :

Quand l'horizon remontera comme une marée de feu, me pardonneras-tu ?

Quand un chiffre aura remplacé ton visage, quand ton cri sera corail, me pardonneras-tu ?

Sais-tu qu'on peut mourir de ne pas se narrer ?

J'ai connu une femme qui répétait son nom, qu'elle tordait jusqu'à saigner des mains. J'ai connu une femme qui posait des feuilles de platane sur les yeux des morts. Je vais te raconter le plus beau moment de ma vie. C'était l'été de la crise, des familles fusillées aux frontières hongroises et de la peine insondable qui m'avait propulsée dans l'enfance d'un autre, dans les montagnes rouges d'où on voyait la mer, ses soleils engloutis. Des semaines entières je n'ai adressé la parole à personne. Des mois passés à oublier le son de ma propre voix. Il y a eu l'automne, puis l'hiver, les oiseaux enivrés par les figues, les grenades éventrées aux pieds des arbres, les tanks abandonnés et les averse carabinées sur la tôle. J'ai marché seule, longtemps, sur la montagne. J'écoutais les cèdres. Un jour j'ai remarqué une bâche bleue sur la colline d'en face. Des bouteilles brisées, un feu mourant. Un homme. Il a sursauté en me voyant. Il avait peur de moi, et moi de lui. Il a dû penser que j'allais le dénoncer : le village cherchait à débusquer les réfugiés, qu'on accusait de cambriolage. Moi je craignais qu'il traverse, qu'il vienne de mon côté, qu'il me viole. Nous nous sommes regardés comme des daims. Puis il a levé les mains, j'ai levé les miennes. Nous avons reculé, très lentement, en directions opposées, jusqu'à disparaître l'un pour l'autre.

L'ORIFICE INHABITABLE



il y a une bouche au centre de la terre
 les mots les aliments les langues entrent et sortent de la
 bouche
 les vents les animaux les arbres entrent et sortent de la terre
 entrent et sortent de la bouche
 la bouche dissout le corps c'est l'orifice premier
 l'orifice inhabitable
 le trou-frontière le sexe de l'histoire
 son point final qui s'approche pour engloutir
 sombrer vers le noyau revenir à l'eau
 revenir au vide
 mon corps gravite autour du vide
 l'histoire gravite autour du vide
 j'ouvre la bouche
 je vomis l'œuf intact je vomis les yeux les planètes
 les corps troués des femmes
 les tumeurs qui trouent les corps des femmes
 je vais entrer sur scène ôter toutes les épaisseurs arriver au
 centre à la bouche qui est le sexe du monde à la rive qui me
 précède et qui m'attend
 j'ouvre la bouche
 au commencement une femme vomit au commencement
 un vagin se dilate avec la gorge et la pupille la terre se fend
 c'est une overdose c'est la création du monde c'est un cri qui
 se dépasse c'est le secret qui nous sauve c'est le silence des
 mères qui serrent les filles entre leurs cuisses c'est la viande

arrachée à l'os le spasme ébloui ça ne se dit pas c'est le rien
 que je dis je dis rien
 c'est à ça que je touche
 je possède ma disparition
 je m'excuse à la forêt
 convoque les inouïes Oran Oka Hô Chi Minh
 Kahnawá:ke Deir-el Qamar
 Alger Ammam protectorats
 les langues arrachées les langues-fantômes qui grouillent
 encore
 je me fonds aux murs me range du côté des extinctions
 c'est une contraction c'est la naissance du monde qui s'arrache
 au monde
 un geste difforme le calque d'une noyade
 je fais le deuil de la terre
 je vois ma mère s'éloigner, vieillir, briller
 dans la peine inconsolable
 les ratures sont des paysages
 je berce le vide des mondes s'écoulent de mon
 sang boueux
 l'étoile s'effondre, sombre en son centre
 l'eau trouve son chemin sous les mémoires de pierre
 la faim mute de corps en corps
 les chairs roulent s'engendrent
 se percent se dévorent un appétit ancestral
 le noyau palpite au centre d'un oiseau mort
 la balle perdue reluit sous le cœur
 logée dans les souffles interrompus les chutes transmises
 l'espace d'une dernière résistance
 et ce qui reste d'amour rampera dans l'argile
 pour revenir à la mer



DANS LA MÊME COLLECTION

Les années 80 dans ma vieille Ford, Dany Laferrière
Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums, Michel Pruneau
Mémoires de la décolonisation, Max H. Dorsinville
Duvalier. La face cachée de Papa Doc, Jean Florival
Aimititau! Parlons-nous!, Laure Morali (dir.)
L'aveugle aux mille destins, Joe Jack
Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière
Uashtessiu • Lumière d'automne, Jean Désy et Rita Mestokosho
Rapjazz. Journal d'un paria, Frankétienne
Nous sommes tous des sauvages, José Acquelin et Joséphine Bacon
Les bruits du monde, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)
Méditations africaines, Felwine Sarr
Dans le ventre du Soudan, Guillaume Lavallée
Collier de débris, Gary Victor
Journal d'un écrivain en pyjama, Dany Laferrière
Bonjour voisine, Marie Hélène Poitras (dir.)
Journal d'un révolutionnaire, Gérald Bloncourt
Le vent des rives, Rachel Bouvet
Je ne vais rien te cacher. Lettres à Georges Anglade, Verly Dabel
Les échos de la mémoire. Une enfance palestinienne à Jérusalem, Issa J. Boullata (trad. Chantal Ringuet)
Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo, Dany Laferrière
Chérir Port-au-Prince, Valérie Marin La Meslée
Sur Fanon, collectif sous la direction de Bernard Magnier
Soigner, aimer, Ouanessa Younsi
De si jolies petites plages, Jean-Claude Charles
Saint-Laurent mon amour, Monique Durand
Ceci n'est pas un paradis, May Telmissany (trad. Mona Latif-Ghattas)
La force de marcher, Wab Kinew (trad. Caroline Lavoie)
Baskets, Jean-Claude Charles
Tisser les voix, Rachel Bouvet
Shuni, Naomi Fontaine
Eukuan nin matshi-manitu innushkueu • Je suis une maudite Sauvagesse, An Antane Kapesht (trad. José Mailhot)
Tanite nene etutamin nitassi? • Qu'as-tu fait de mon pays?, An Antane Kapesht (trad. José Mailhot)
Abandon, Joanna Pocock, (trad. Véronique Lessard et Marc Charron)

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier est diffusée et distribuée par :
Harmonia Mundi livre : Europe
Diffusion Gallimard : Canada
Communication Plus : Haïti

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2021
© 2021 Éditions Mémoire d'encrier inc.
Tous droits réservés

ISBN 978-2-89712-749-7
catalogage à venir

Photo de couverture : *Growth* de Lea Trudel
Suivi d'édition : Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban
Correction : Sandra Gasana
Relecture d'épreuves : Élise Nicoli
Suivi de production : Virginie Turcotte
Mise en page : Pauline Gilbert
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger, bur. 201 • Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

L'OUVRAGE *RIEN DU TOUT*
DE OLIVIA TAPIERO
EST COMPOSÉ EN ADOBE GARAMOND PRO 12/14.
IL EST IMPRIMÉ SUR DU PAPIER ENVIRO
CONTENANT 100 %
DE FIBRES RECYCLÉES POSTCONSOMMATION,
TRAITÉ SANS CHLORE, ACCRÉDITÉ ÉCO-LOGO
ET FAIT À PARTIR DE BIOGAZ
EN DÉCEMBRE 2020
AU QUÉBEC (CANADA)
PAR IMPRIMERIE GAUVIN
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS MÉMOIRE D'ENCRIER INC.